

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL

Número del registro

Estante

Tabla

Número de volúmenes

Encuadernación

I. M. -2032.



DEMOISELLES.

N
E
T
N
E





MAGASIN
DES
DEMOISELLES.

LE MAGASIN DES DEMOISELLES

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS,

A partir du 25 octobre 1844.

La 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e années se vendent, brochées,

CHAQUE ANNÉE, PARIS, 10 FRANCS ; DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS.

7^e ANNÉE, 1850-51.

MAGASIN DES DEMOISELLES

JOURNAL PARAISSANT LE 25 DE CHAQUE MOIS,

ACCOMPAGNÉ DE

- 1^o 2 Aquarelles (fac-simile), par MM. Delacroix et Lemercier ;
- 2^o 5 Albums de musique inédite, de Masini, Tolbecque, Strauss, Schubert, Paul Henrion, Musard, Padeloup, Adrien Tallexy, etc. ;
- 3^o 14 Gravures de modes ;
- 4^o 6 Planches contenant de très-beaux Dessins de tapisserie coloriés, exécutés par nos meilleurs artistes ;
- 5^o 1,000 Dessins de broderie, patrons de grandeur naturelle et petits patrons ; ouvrages à l'aiguille, crochet, filet, tricot, etc. ;
- 6^o Rébus illustrés.

Les abonnements partent du 25 octobre de chaque année, et se font pour l'année entière.

PREX DE L'ABONNEMENT :

PARIS. 10 fr. | DÉPARTEMENTS. . . . 12 fr.

Mode préférable d'abonnement :

1^o Envoyer un bon sur la poste, ou un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de M^{me} la Directrice du MAGASIN DES DEMOISELLES, rue Laffitte, 51. — Les abonnements partent du 25 octobre de chaque année, et se font pour l'année entière.

L'année forme un beau volume.

BUREAU, A PARIS, RUE LAFFITTE, 51.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, 24, rue Lemercier, Batignolles.

MAGASIN

DES

DEMOISELLES

Morale, Histoire ancienne et moderne, Sciences,
Économie domestique, Littérature, Beaux-Arts, Voyages, Récréations, Biographie,
Petit Courrier des Demoiselles.

—
TOME SEPTIÈME.



PARIS.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION DU MAGASIN DES DEMOISELLES,

RUE LAFFITTE, 51.

—
1850-1851





H. Ballue del.

J. Desjardins sc.

Le petit Page.

MAGASIN

DES DEMOISELLES

MORALE.

DE LA MODESTIE.

Voilà trop longtemps, mesdemoiselles, que je fais fausse voie en combattant des défauts et des vices que vous n'avez pas, que vous n'aurez certainement jamais; je reviens à un plus juste dessein; nous allons donc causer ensemble des vertus et des qualités que vous possédez.

En ne consultant que mon cœur, je devrais vous féliciter d'avoir l'âme ouverte à la reconnaissance : pour mon compte, je trouve que vous poussez cette vertu à l'excès.... Si je ne relisais pas quelquefois les pages que je vous ai adressées, je serais presque tentée de m'imaginer que je compte dans vos pensées, dans les efforts que vous faites pour mériter l'estime et conquérir l'attachement de tous ceux qui vous connaissent. Mais comment, après vous avoir tracé un si vilain portrait de la flatterie, me laissai-je aller aux accents trompeurs de cette perfide? Serais-je semblable à ces faux sages dont la lampe éclaire tout le monde, excepté eux-mêmes? Il n'en est point ainsi.

Les preuves de votre confiance me sont chères et précieuses. Je m'en réjouis sans en être vaine. Elles ne font qu'accroître mon courage, elles me donnent de nouvelles forces pour atteindre le but que je me suis marqué, pour remplir la tâche que je me suis proposée. Vous me retrouverez cette année, mes fidèles et chères lectrices, plus décidée que jamais à vous consacrer, comme disait l'orateur chrétien, « les derniers efforts d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

Puisque j'ai dit que nous causerions de vos qualités, parlons de la modestie.

Malgré les soins apportés à votre éducation, malgré les patientes leçons de vos institutrices et les causeries instructives de vos veillées, vous savez bien tout ce qui vous manque et combien est petit le domaine de votre intelligence. A Dieu ne plaise que je vous invite, mesdemoiselles, à méconnaître vos forces, à ne pas avoir la conscience de ce que vous pouvez acquérir encore par la méditation et le travail; mais, je désire que ce sentiment, qui vous soutiendra dans des études difficiles, soit réglé, contenu et comme voilé par la modestie. Il n'existe pas une autre vertu plus charmante et plus douce!

Elle sied à tous les âges, à toutes les conditions; elle poétise tout ce qu'elle touche. C'est un doux éclat qui attire, c'est un parfum qui charme sans enivrer, c'est une grâce qui ne vieillit jamais. Elle donne un attrait irrésistible aux plus grands esprits, tandis qu'elle s'étend comme un voile délicat sur toutes les faiblesses, sur toutes les imperfections.

Si une femme se complait dans le fastueux étalage de son mérite, je suis toujours tentée de chercher ses défauts; je regarde si cette Corinne sur son char de triomphe n'est pas vulnérable par quelque côté, si ce diamant n'a point quelque paille qui vienne en diminuer le prix. Je subis, en un mot, avec une sorte de regret, une supériorité dépourvue de modestie. Je confesse ce travers de mon esprit, mais je le crois à peu près général, et je le considère comme placé dans notre cœur pour servir de punition aux esprits qu'égare la vanité.

Si moi, femme, c'est-à-dire naturellement indulgente, j'éprouve ce sentiment, imaginez de quel œil les hommes doivent regarder dans le monde une jeune personne voulant faire montre d'une instruction toujours incomplète, et d'un jugement que l'expérience de la vie ne peut encore avoir rectifié? J'avais une amie de l'esprit le plus rare; cependant, à mon grand regret, elle parlait très-peu; comme un jour je lui en faisais reproche, « la raison de mon silence est bien simple, me répondit-elle en souriant: quand je parle, je n'apprends rien; quand j'écoute, j'apprends toujours quelque chose... » — « Mais, me direz-vous, on devait croire votre amie sans esprit, sans instruction!... » Détrompez-vous, mesdemoiselles, on la recherchait comme une des femmes les plus attrayantes et les plus spirituelles de Paris.

L'éducation nouvelle, je le sais, en élevant l'intelligence des jeunes personnes, en agrandissant le cercle des connaissances qu'elles doivent posséder, les porte quelquefois à se croire un mérite supérieur à celui qu'elles ont réellement. Pour avoir effleuré quelques notions élémentai-

res des sciences les plus simples et ouvert quelques traités très-abrégés d'histoire et de géographie, elles s'imaginent posséder une érudition hors de pair. Qu'elles sachent donc que le plus grand génie dont peut-être l'humanité puisse s'enorgueillir, que Newton disait : « Je ne suis qu'un grand enfant, ramassant quelques coquillages épars sur le bord de l'Océan immense des vérités humaines. » Et quand il s'exprimait ainsi, savez-vous ce que Newton avait découvert ? les lois physiques qui règlent le mouvement des mondes et qui maintiennent l'équilibre des cieux !

Parce que Julia est parvenue à déchiffrer assez correctement et à exécuter sur le piano quelques pages savantes, parce qu'elle a chanté un air au bruit des applaudissements trop faciles de sa trop indulgente famille, elle s'arroge le droit de prononcer sans appel sur tel ou tel compositeur, sur le génie musical de telle ou telle nation. C'est ainsi que dernièrement j'entendais cette jeune étourdie déclarer qu'elle plaçait Rossini au-dessus de Beethoven, parce que Beethoven n'avait pas écrit un seul morceau pour la voix. Ce qu'il y avait de plus désolant dans ce malencontreux jugement, porté d'un accent malheureusement trop sonore, c'est que notre imprudente musicienne s'adressait, sans le savoir, à un de nos plus célèbres professeurs du Conservatoire, qui, en homme bien élevé, se contenta de la saluer et alla dans une autre partie du salon, chercher plus de savoir ou du moins une ignorance moins présomptueuse.

Je me souviendrai toujours d'une visite que je fis au Musée du Luxembourg, avec une jeune personne qui venait à Paris pour la première fois. Comme j'ai l'honneur de connaître de grands peintres, des artistes véritables, ils m'ont appris ce que l'art a de difficulté, et avec quelle lente réflexion il faut étudier les œuvres des maîtres. Ma pauvre provinciale ne possédait pas la moindre idée de tout cela. Fièrre d'avoir tracé quelques pâles esquisses, d'avoir copié, d'après nature, un bouleau et un chêne, elle allait dans la vaste galerie, distribuant les éloges et surtout le blâme avec une libéralité désespérante. Elle clignait de l'œil comme un connaisseur, promenait un doigt infailible, jugeant la couleur et le dessin avec un aplomb... Elle ne s'apercevait même pas que je souriais tout bas et que je la regardais d'un œil attristé. Mais lorsque notre visite fut terminée, je lui demandai l'appui de son bras et votre vieille amie reprit son rôle. Je le remplis le plus doucement qu'il me fut possible, et cependant je blessai ce fol orgueil. Louise espérait alors acquérir par son talent un renom dans sa ville natale, son père était riche... Hélas ! aujourd'hui cette espérance s'est évanouie, la fortune sur laquelle la jeune fille pouvait

compter a disparu , d'autres malheurs plus grands encore sont venus fondre sur sa famille... Combien elle doit regretter de n'avoir pas été modeste !

Mais, sans prévoir de si loin le malheur, et alors qu'on posséderait une incontestable supériorité, en quoi la modestie pourrait-elle nuire aux hommages dont on se croit digne ? La parole de l'Évangile n'est-elle pas partout et toujours profondément vraie ? Ne glorifie-t-on pas le cœur qui se fait humble , ne relève-t-on pas le mérite qui s'abaisse ? Croyez-moi, plus vous serez modestes, plus vous serez aimées ; toutes vos compagnes seront vos amies, et toutes vos amies chercheront à faire ressortir les qualités que votre retenue voilera modestement. On vous saura un gré infini de votre charmant maintien, et plus vous voudrez vous tenir dans l'ombre, plus on mettra la lumière devant vous.

Je me garderai bien de parler de la modestie qui doit, mesdemoiselles, présider à votre toilette ; cette modestie, c'est le goût ; c'est plus encore, c'est la pudeur. Mais permettez-moi, en finissant cet article, de vous citer la petite histoire que raconte le charmant poète Saadi.

« Dans mon enfance, j'étais scrupuleusement attaché à toutes les pratiques de dévotion : je me levais au milieu de la nuit, je veillais longtemps, je pratiquais mes devoirs avec beaucoup d'austérité. Je me souviens qu'une certaine nuit, je m'assis près de mon père, et que tirant le Coran de mon sein, je me mis à le lire avec attention, tandis que toute la famille dormait autour de nous. Je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à mon père : « Il n'y a pas un de ceux-ci, lui dis-je, qui se lève pour prier ; tous dorment comme s'ils étaient déjà morts. — O mon cher fils, me répondit mon père, au lieu de t'occuper à remarquer les défauts d'autrui, il vaudrait bien mieux que tu dormisses toi-même ! »

M^{me} DE WATTEVILLE.



POÉSIES.

LA BAGUE D'OR.

PARABOLE.

Un père à ses trois fils partagea tous ses biens,
Ne gardant qu'une bague en or. — « Je la retiens,
Pour en faire présent, dit-il, quand viendra l'heure,
A qui de vous fera l'action la meilleure. »

« Partez; mais, à Noël, autour de l'âtre assis,
Vous reviendrez jouter de merveilleux récits. »
Ils partirent, joyeux, pour la grande tournée,
Et revinrent, tous trois, à l'époque ordonnée.

Le premier dit : — « Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or, sans reçu de ma main.
Il mourut. Je pouvais, faute d'aucune preuve,
Garder tout... j'ai rendu le sac d'or à sa veuve. »

Le père répondit : — « Faisant cela, tu fis
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme;
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme. »

— « Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très-grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai, sain et sauf, de sa tombe. »

— « Ton action, mon fils, est fort louable aussi,
Dit le père, c'est vrai; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres :
« Secourez-vous, en tous périls, les uns les autres. »

Le dernier dit : — « Un soir, je vis mon ennemi
 Au bord d'un précipice, et tout seul, endormi ;
 Au moindre mouvement, il roulait dans l'abîme ;
 Je le sauvai... dussé-je être, après, sa victime ! »

— « Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
 Et donne-moi ta main, car la bague est à toi :
 Servir nos ennemis est la vertu suprême,
 C'est le Bien pour le Mal, c'est imiter Dieu même ! »

EMILE DESCHAMPS.

SCIENCES PHYSIQUES.

LES MÉMOIRES D'UN SORCIER.

PREMIER ARTICLE.

Il est des familles où la sorcellerie s'est transmise d'âge en âge comme un patrimoine héréditaire. Celle de votre humble serviteur était de ce nombre. Nous remontons jusqu'à ces fameux magiciens d'Égypte qui luttèrent contre Moïse et ne furent vaincus qu'après avoir fait de grands prodiges. Dans notre généalogie, on rencontre des mages chaldéens, des *sages* grecs, des devins de Syrie, transportés à Rome au temps de la conquête et qui mirent notre profession en honneur chez les maîtres du monde. L'invasion barbare nous amène les farouches sorciers du Nord, les jongleurs aux pratiques sanglantes, dont la race s'est conservée parmi les tribus indiennes de l'Amérique. A la suite des armées arabes, vient cette brillante pléiade de nécromanciens et d'enchanteurs tant célébrés dans les romans de chevalerie. Du puissant enchanteur Merlin, de la belle fée Mélusine, à ces pauvres diables de sorciers qui, dans le moyen âge, se firent brûler pour avoir jeté des sorts et endiablé les bestiaux, il y a loin assurément ; aussi notre art n'a-t-il cessé de décroître ; M. de Cagliostro, à la fin du siècle dernier, lui rendit quelques jours de splendeur. Aujourd'hui les escamoteurs ont détrôné les sorciers, MM. Comte et Robert Houdin donnent des *séances* de magie pour l'amusement des petits enfants.

Dans les siècles d'ignorance et de barbarie, des hommes voués à l'étude, héritiers de précieuses traditions ou rencontrant dans leurs tâtonne-

ments scientifiques des secrets encore inconnus au vulgaire, produisirent, par les plus simples applications des lois de la nature, de merveilleuses illusions qui passaient sur le compte de la sorcellerie. La physique, la chimie, les sciences naturelles sont maintenant vulgarisées dans toutes les classes de la société; leur étude fait partie intégrante de toute éducation libérale, chaque jour elle prend une place plus large à côté de l'antique étude des belles-lettres. Il n'est pas jusqu'aux jeunes personnes qui ne commencent parfaitement à s'aguerrir contre les bizarreries des nomenclatures.

Qui est-ce qui croit aux interventions mystérieuses, aux causes occultes?

Allons, sorciers, magiciens, prestidigitateurs, mes chers confrères, exécutons-nous de bonne grâce, vidons le fond du *sac à la malice*, dévoilons tous ces petits secrets qui ne seront bientôt plus que les secrets de Polichinelle. Pour mon compte, j'aurai un grand plaisir à donner à mes jeunes lectrices l'explication d'une foule de jolies expériences qui ont vivement piqué leur curiosité. Aussi bien la plupart sont de nature à être facilement répétées par les mains les moins habiles, et ce peut être pour les longues soirées d'hiver la source d'agréables distractions. Basées sur les notions les plus élémentaires des sciences physiques, elles sont toutes susceptibles d'être utilement rapprochées des phénomènes de la vie ordinaire. Nous faisons tous de la chimie et de la physique comme M. Jourdain faisait de la prose... sans le savoir. La respiration est une grande expérience de chimie, la marche est une permanente application de la loi physique de la gravitation. Si mes petites digressions peuvent donner un nouvel intérêt à des études dont on n'aperçoit trop souvent que le côté rebutant et aride, ce sera une extrême joie pour votre vieil ami le sorcier.

Prenons pour point de départ un fait des plus vulgaires. Nous avons tous rencontré sur les places publiques ces charlatans qui font profession de manger des étoupes enflammées. Placés au centre d'un cercle nombreux, ils s'introduisent en effet dans la bouche des paquets d'étoupes d'où l'on voit bientôt sortir des jets de flamme et une fumée épaisse. Ce tour consiste à entourer d'étoupes bien séchées un morceau d'amadou enflammé; on enveloppe ces premières étoupes d'autres étoupes humides qui préservent la bouche du contact du feu. Dans l'expiration, les étoupes s'enflamment; on les remplace au fur et à mesure par de nouvelles étoupes sèches. Ce procédé est connu de tout le monde et cependant il n'est point d'exercice qui réunisse autour des escamoteurs une foule plus compacte. Il y a toujours un grand attrait dans les expériences où, sortant de ses condi-

tions normales de conservation, le corps humain se trouve mis en contact avec des agents destructeurs sans qu'il en résulte aucune incommodité, aucune souffrance. L'histoire et la tradition nous ont conservé des faits qu'on nous saura peut-être gré de rapporter.

Vers le milieu du troisième siècle de notre ère, la religion de Zoroastre ayant perdu beaucoup de partisans, Sapor, roi de Perse, ordonna aux mages de faire quelque miracle qui rallumât la foi éteinte. Un des mages, nommé Adurabad Mabrasphand, offrit de subir l'épreuve du feu. Il proposa de laisser verser sur son corps dix-huit livres de cuivre fondu sortant de la fournaise et tout ardent, à la condition que, s'il n'était point blessé, les incrédules se rendraient à un si grand prodige. L'épreuve se fit avec un tel succès, qu'ils furent tous convertis.

Ce prodige n'était que la répétition de ce qui s'était passé du temps de Zoroastre, qui, tout enfant, fut, par l'ordre d'un prince cruel, précipité dans une fournaise. Le feu, suivant la tradition orientale, se convertit pour lui en un bain d'eau de rose. Il est inutile d'ajouter que ces deux anecdotes ont trouvé beaucoup d'incrédules parmi les écrivains modernes.

Strabon parle des prêtresses de Diane qui marchaient sur des charbons ardents sans se brûler. Saint Epiphane rapporte que des prêtres égyptiens se frottaient le visage avec certaines drogues et le plongeaient ensuite dans l'eau bouillante, sans qu'on découvrit la moindre trace de brûlure.

Au siècle dernier, un charlatan, nommé Gaspard Toulon, se frottait les mains avec du plomb fondu. Mais cela n'était rien auprès de ce que fit voir à Paris, en 1809, l'Espagnol Lionetto. Cet homme semblait posséder la faculté d'être insensible au contact du feu, et la foule l'avait surnommé *l'homme incombustible*. Il étonna toute l'Europe par ses épreuves extraordinaires. Il se passait un fer rouge sur le talon et sur la pointe du pied ; il plaçait ce même fer rouge sur sa langue, entre ses dents ; il buvait une cuillerée d'huile bouillante ; il plongeait les doigts dans du plomb fondu et il s'en mettait un peu sur sa langue. Tous les savants du temps s'occupèrent de Lionetto, et peu s'en fallut qu'il n'eût quelques démêlés avec l'inquisition espagnole.

On lit dans une lettre de M^{me} de Sévigné : « Il entra hier ici un garçon de Vitré. Il me montra un papier imprimé de tout ce qu'il sait faire du feu ; il a le secret de cet homme dont vous avez entendu parler à Paris. Entre autres choses qui sont toutes miraculeuses, et que je ne comprends pas qu'on souffre à cause des conséquences, je ne m'arrêterai qu'à une petite qui est bientôt faite : ce fut de lui voir couler dans la bouche dix ou

douze gouttes de cire d'Espagne tout allumée, et dans sa main. Il n'en était non plus ému que si c'était de l'eau, sans mine, sans grimace, sa langue aussi belle après cette légère opération qu'auparavant. J'en avais fortement entendu parler, mais de voir cela familièrement dans ma chambre, me donna un extrême étonnement.... Comprenez-vous qu'il y ait une sorte de liqueur dont on puisse se frotter avec assez de confiance pour faire fondre de la cire d'Espagne et du plomb sur la langue, avaler de l'huile bouillante et marcher sur des barres de fer toutes rouges? Que deviendront les épreuves d'innocence de nos siècles passés? »

L'observation de M^{me} de Sévigné porte juste. Après de semblables faits, que deviennent ces épreuves par le feu qu'on trouve cependant introduites dans les mœurs publiques dès la plus haute antiquité? Dans l'*Antigone* du poète grec Sophocle, des gardes, accusés, offrent de prouver leur innocence en maniant le fer chaud et en marchant à travers les flammes. Au moyen âge, l'épreuve par le feu devint des plus fréquentes. Une impératrice fut obligée de s'y soumettre et en sortit heureusement. Dans sa querelle avec Charles le Chauve, le jeune Louis de Germanie produisit trente champions qui firent éclater la justice de sa cause en triomphant des épreuves du feu.

Voici quel était le cérémonial ordinaire. Le patient portait à neuf et quelquefois à douze pas, une barre de fer rouge pesant environ trois livres, d'autres fois il mettait la main dans un gantelet de fer sortant de la fournaise, ou bien, la plongeant dans un vase plein d'eau bouillante, il allait prendre un anneau bénit qu'on y avait suspendu plus ou moins profondément. La main était ensuite enveloppée d'un linge sur lequel le juge et la partie adverse apposaient leur sceau. Au bout de trois jours, on levait l'appareil, et s'il ne paraissait point de marque de brûlure, on renvoyait l'accusé absous. Les fers et autres instruments qui servaient aux épreuves étaient bénits et gardés dans certaines églises privilégiées.

Montesquieu a donné, pour excuser ces épreuves barbares, des raisons qui ne font pas honneur à son génie. Plaignons les pauvres victimes de l'ignorance de nos ancêtres, et rendons grâce à la civilisation qui a inventé d'autres moyens de distinguer les coupables.

Comment obtenir une insensibilité pareille à celle qui se manifestait dans les différents cas que j'ai cités? Lorsque Lionetto parut, le célèbre chimiste italien Sementini se livra à de longues recherches pour retrouver ses procédés. Il constata qu'un enduit de savon et d'alun permettait à la langue de supporter impunément le contact du fer rouge, que des frictions avec

des acides, et particulièrement avec l'acide sulfurique étendu d'eau, rendaient la peau presque insensible à l'action de la chaleur. La découverte de moyens empiriques, applicables dans certaines circonstances données, n'était qu'un premier pas vers la découverte de la loi générale. Cette loi, simple comme toutes les lois de la nature, c'est un de nos compatriotes, M. Boutigny, d'Évreux, qui l'a proclamée le premier. Elle est basée sur les propriétés des liquides à l'état sphéroïdal. L'eau, quand elle est très-subitement et très-fortement échauffée se divise en petites gouttelettes parfaitement arrondies. Ces gouttelettes ont la singulière faculté de réfléchir, de renvoyer la chaleur sans lui ouvrir passage et de former comme une armure impénétrable au corps qu'elles recouvrent.

La main, le corps sont toujours recouverts d'une certaine humidité. Si l'on plonge la main dans un métal en fusion, l'humidité passe à l'état sphéroïdal, réfléchit la chaleur sans la laisser passer, et maintient la main dans une température fort supportable. Si l'on se frotte les mains avec du savon, de manière à leur donner une surface polie, si, au moment d'opérer, on les trempe dans de l'eau ammoniacuée, ou seulement de l'eau fraîche, on devient véritablement invulnérable. Ce qui se fait pour les mains peut se faire également pour toute la surface du corps.

Une fois, enfin, M. Boutigny a placé une de ses mains sous un jet de fonte liquide gros comme le bras; en même temps, il enfonçait l'autre dans une cuve pleine de bronze incandescent. Les spectateurs frissonnaient. L'une et l'autre main sortirent victorieuses de l'épreuve.

Une autre fois, M. Boutigny se plongea tout entier dans une fosse remplie de fonte ardente et prit le bain le plus extraordinaire dont il soit parlé dans l'histoire.

Nous avons donc aujourd'hui l'explication scientifique de bien des faits que l'histoire repoussait en se fondant sur des impossibilités physiques. Sans accepter aveuglément toutes les traditions, soyons un peu moins dédaigneux à l'égard des siècles passés; rappelons-nous qu'à côté d'une foule imbécile, il y a eu dans tous les temps des hommes doués de connaissances extraordinaires, et qu'après tout, les anciens sages ont eu des secrets que la science moderne n'a pu encore retrouver.

Je ne vous proposerai pas assurément de répéter, même sur l'échelle la plus réduite, les expériences de M. Boutigny, pas même celles de M. Lionetto; mais il en est quelques-unes qui se rattachent à l'étude des lois physiques sur la chaleur, et qui, sans présenter le moindre danger, ne laissent pas d'être assez curieuses.

Enveloppez dans du papier une balle de plomb, tenez-la suspendue au-dessus de la flamme d'une bougie; le plomb fondra, le papier restera intact, sauf le trou par lequel le plomb aura coulé. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'éviter le contact du plomb liquéfié et qui vous brûlerait de la manière la plus cruelle.

Prenez une pierre bien lisse, un petit galet, entourez-la d'un fil de lin que vous nouerez bien serré, exposez le tout à la flamme d'une bougie : le fil ne sera pas consumé.

Prenez un morceau de métal bien uni, le plat d'un fer à repasser, une boîte de montre, une pièce de cinq francs; couvrez la face externe avec un mouchoir que vous tiendrez fortement tendu et que vous aurez soin de ne pas doubler; allumez un morceau de papier, posez-le sur le mouchoir ainsi tendu; le papier brûlera sans que le mouchoir soit atteint; il en sera de même si vous mettez, au lieu du papier, un charbon ardent. Le métal, dans les deux cas, s'échauffera extrêmement vite.

Dans ces trois expériences, le calorique de la bougie, du papier, du charbon ne fait que traverser le papier, le fil, le mouchoir, sans s'y fixer; il se porte entièrement sur le plomb, la pierre, le métal. C'est ainsi que le rayon de soleil traverse sans l'échauffer un disque de verre convexe, et va consumer le papier, l'étoffe placés à une distance convenable. La plus jolie démonstration qu'on ait faite est celle qui consiste à enflammer de la poudre par le moyen d'un rayon de soleil qui a traversé un morceau de glace à rafraîchir taillé en forme de lentille.

Tous les corps ne se comportent pas de la même manière à l'égard de la chaleur. Vous pouvez tenir un charbon à quelques lignes de l'endroit où il est incandescent; eût-il un pied de longueur, vous ne tiendriez pas par un bout un morceau de fer dont l'autre extrémité serait rougie à blanc. De là cette expression que tel ou tel corps est bon ou mauvais conducteur du calorique. Les couleurs exercent sur la transmission du calorique une influence non moins grande que la nature même des corps. Le blanc réfléchit la chaleur et la lumière, le noir les absorbe. C'est pour cela que nous portons des vêtements blancs en été et des vêtements noirs en hiver. On blanchit les murs des espaliers pour qu'ils réfléchissent sur les fruits une plus grande quantité de chaleur. Au lieu de peindre absurdement en noir l'intérieur des cheminées, on commence à les garnir de plaques de faïence blanche.

ETTEILA.

(La suite à un prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LE DINDON DE LA SAINT-MARTIN.

Je ne suis point partisan fanatique de la gastronomie, de cette science

« Dont Mont-Maur autrefois tint leçon dans Paris »,

et qui depuis a été portée chez nous à un si haut degré de perfection ; en un mot, je ne suis qu'un très-médiocre gourmet. Toutefois, je suis loin de déclarer la guerre à ces petites fêtes où des parents, des amis, se rassemblent à des époques déterminées pour se livrer, avec une douce et aimable liberté, aux plaisirs modérés de la table et de la conversation. Ces patriarcales réunions, qui malheureusement deviennent plus rares de jour en jour, avaient l'avantage d'entretenir ou de ramener la paix dans les familles. Parmi ces petites fêtes se distinguait celle de saint Martin, qui originairement avait lieu chez les personnes les plus distinguées, et qui depuis a été reléguée d'abord dans la bourgeoisie, et ensuite dans ce qu'on appelle la basse classe.

Avant que les jésuites eussent, au seizième siècle, importé du Paraguay en Europe cet oiseau devenu l'emblème de la bêtise et du sot orgueil, le dindon, puisqu'il faut l'appeler par son nom, c'était l'oie qui faisait le principal honneur de tous les banquets de famille. Les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de nourrir des oies dans leurs châteaux, ce qui a donné lieu au proverbe : *Qui a mangé l'oie du roi, en rend les plumes cent ans après*, pour dire qu'il n'existe pas de prescription pour les dilapidations commises dans les finances de l'État. Aussi dit-on indifféremment l'oie, ou le dindon de la Saint-Martin.

Si l'on en croit quelques écrivains, l'usage de manger une oie le jour de la Saint-Martin vient de ce que ce saint, aussi humble qu'il était pieux, s'étant caché pour se soustraire aux honneurs de l'épiscopat, sa retraite fut découverte par les cris d'une oie. Est-ce pour punir l'oiseau accusateur d'avoir trahi le saint, qu'on a immolé ainsi un grand nombre de ses descendants ? Est-ce pour le récompenser d'avoir procuré à l'Église un digne prélat qu'on lui a décerné un honneur, dont lui et sa race se seraient bien passés ? C'est ce que ne nous apprend pas le savant Danois de qui j'ai emprunté cette opinion.

D'autres érudits prétendent que les festins de la Saint-Martin ne sont qu'un reste de ceux que les païens célébraient en l'honneur de Bacchus, et qui avaient lieu à la fin des vendanges.

Sans avoir recours aux Grecs et aux Romains, il est assez naturel de penser que l'époque des vendanges et des derniers travaux importants de l'agriculture, auxquels va succéder un repos aussi doux que nécessaire, devait naturellement inviter les gens de la campagne à se livrer à des fêtes, à des réunions de table. La fermeture des vacances pour les écoles et les tribunaux, la foire des vins, le payement des fermages et le renouvellement des baux qui avaient, et qui, dans plusieurs endroits, ont encore lieu à cette époque et qui sont en général accompagnés de présents ou de redevances de volailles, étaient aussi des occasions de festins. La vénération que l'on avait à juste titre pour *saint Martin* dans toute l'Europe, et plus particulièrement en France, dont plusieurs provinces avaient été éclairées par ses sages prédications et édifiées par sa piété ainsi que par ses miracles, ont dû nécessairement faire choisir de préférence pour cette solennité le jour où l'Église célèbre sa fête.

Quoique cette opinion sur l'origine des festins de la Saint-Martin soit assez naturelle, je ne crois pas néanmoins devoir passer sous silence celle du savant religieux camaldule Castaldo, qui a été adoptée par plusieurs de nos érudits modernes et que je serais assez porté à croire la véritable.

Autrefois, dans l'Église latine, les gens pieux, et surtout les moines, observaient trois carêmes ou jeûnes et abstinences de quarante jours : 1^o celui qui précède la *fête de Pâques* et que nous avons conservé ; — 2^o celui de *saint Jean-Baptiste* qui avait lieu avant la Pentecôte ; — 3^o celui qui précédait la fête de Noël, et qui s'appelait le *carême de la Saint-Martin*, parce qu'il commençait à peu près à l'époque où l'on célèbre la fête de ce saint. Ce dernier carême, qui répond à ce que nous nommons l'*Avent*, a cessé d'être obligatoire depuis le treizième siècle. Néanmoins, il était encore, jusqu'à un certain point, observé il n'y a pas encore très-longtemps, par quelques personnes pieuses qui, pendant sa durée, jeûnaient ou du moins s'abstenaient de faire gras une partie de la semaine. On en retrouve quelques traces dans l'usage de l'Église qui, durant l'*Avent*, ne marie pas sans dispense. Or, comme le *carême de Pâques* est précédé d'un *carnaval*, pendant lequel on cherche, en se livrant au plaisir, à se dédommager à l'avance des privations imposées par ce temps de pénitence, nos bons aïeux faisaient également précéder de banquets le *carême de la Saint-Martin*. Nous avons supprimé ce carême ; mais attendu que les coutumes agréables sont

bonnes à conserver, nous n'avons pas cru devoir renoncer au festin qui le précédait.

Il existe en Angleterre une coutume qui offre quelque analogie avec nos banquets de la Saint-Martin, quoiqu'elle ait, selon moi, une origine différente. Le jour de la Saint-Michel (29 septembre) dans toutes les maisons riches ou pauvres, nobles ou roturières, on se réunit pour manger une oie. C'est même un préjugé parmi le peuple que ceux qui ne mangeraient pas de l'oie ce jour-là s'exposeraient à manquer d'argent dans le courant de l'année. On peut, je crois, sans trop d'in vraisemblance, attribuer l'origine de cette coutume au fait historique suivant :

La veille de la Saint-Michel de l'année 1106 ou 1107, Henri I^{er}, fils de Guillaume le Conquérant, et surnommé *Beauclerc* à cause de son érudition et de la protection qu'il accordait aux lettres, remporta, sur son frère aîné Robert qui lui disputait la couronne, la victoire décisive de Tinchebray. Comme Henri avait épousé Mathilde d'Écosse, la première princesse de race saxonne qui, depuis la conquête, s'assit sur le trône d'Angleterre, cette victoire, en lui assurant la couronne, opérait une sorte de fusion entre les Saxons et les Anglo-Normands dont les habitants primitifs de l'Angleterre ne portaient le joug qu'avec une extrême répugnance. Cet événement, si heureux pour le royaume, donna lieu à de grandes réjouissances, partant à de splendides et copieux banquets, dans lesquels dut nécessairement figurer l'oie, qui, comme on l'a vu plus haut, était à cette époque l'âme de tous les festins. Il est probable que l'anniversaire de ces fêtes se renouvela durant plusieurs années, et comme en général on ne renonce pas volontiers aux occasions de faire bonne chère, l'usage de *manger une oie le jour de la Saint-Michel* a pu se perpétuer jusqu'à nos jours, quoique, par la suite des temps, on en eût oublié l'origine première.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la princesse qui dit à son mari, pour l'exciter à se saisir d'une couronne, « il vaut mieux être roi un quart d'heure que rester duc cent ans? »

RÉCRÉATIONS.

RÉGINE

OU

L'INVENTION DU POINT D'ALENÇON.

CHAPITRE PREMIER.

La moitié de l'anneau.

M^{lle} Marie Charran, fille de M. Charran, seigneur de Ménards, grand-bailli de Blois, était bien la petite fille la plus volontaire, et cependant la meilleure, de tout le bailliage ; mais ce qu'elle voulait, elle le voulait bien. Un dimanche du mois de décembre de l'année 1638, Marie revint de la messe avec une petite pauvre qu'elle avait ramassée sur les marches de l'église ; elle l'avait fait entrer dans son carrosse, malgré les nombreuses observations de M^{lle} Victoire Haussu, sa gouvernante. Malgré elle encore, en arrivant au bailliage, elle la conduisit au salon. Cette petite pauvre pouvait avoir huit ans ; quoique la saison fût rigoureuse, elle était à peine vêtue ; un simple fourreau de toile, fort court, laissait à découvert son cou, ses bras et ses jambes ; ses pieds flottaient dans de grands sabots ; de magnifiques cheveux noirs tombaient en larges boucles le long de ses épaules, et se mêlaient aux larmes qui baignaient ses joues. Du reste, bien que sale, mal vêtue, et la chair bleuie par le froid, elle laissait démêler dans ses traits une grande beauté. L'entrée de cette petite pauvre excita parmi toutes les personnes nobles et riches qui formaient la société de la grande-baillive, chez les unes un sentiment d'intérêt, chez les autres une forte expression de dégoût. Sans s'inquiéter de l'effet produit par sa protégée, Marie lui fit traverser tout le salon en la tirant par le bras, et étant parvenue jusqu'à sa mère, elle dit, en jetant presque sa pauvre dans les falbalas de la robe de lampas de M^{me} Charran :

« Tiens, maman, tu m'as toujours dit que tu voulais me donner une sœur, j'en ai trouvé une, moi, et je n'en veux pas d'autre.

— Et où l'as-tu trouvée ? lui demanda sa mère, prenant dans ses charmantes mains blanches les petites mains noires de la pauvre. Puis M^{me} Charran ajouta ; mais cette pauvre enfant est gelée.

— Je le crois bien, répondit Marie, je l'ai trouvée assise dans la neige sous le porche de l'église.

— Où tu demandais l'aumône ? » dit séchement M^{me} de Vieil-Castel, dont le mari était président au Parlement, en s'adressant à la pauvre.

Cette dernière releva vivement la tête, une vive rougeur teignit de pourpre son front et son visage, un éclair traversa ses grands yeux noirs, et elle répondit d'une voix ferme, bien que faible : — Non, madame.

Ce sentiment d'orgueil révolté, qui jaillit pour ainsi dire par tous les pores de cette enfant, intéressa la société ; on se rapprocha d'elle.

« Non, elle ne demandait pas l'aumône, s'écria Marie ; je sortais de l'église, et M^{lle} Victoire, qui est toujours gelée, me disait : — Marchez donc plus vite, mademoiselle Marie ; mais moi je ne marchais pas, je regardais cette petite fille, qui était assise dans la neige et qui pleurait. Je courus à elle, je lui demandai si elle avait froid, elle me dit non ; je lui demandai si elle avait faim, elle me dit non ; alors je lui donnai mon bel écu de six livres, elle me le rendit en me disant merci ; alors, comme M^{lle} Victoire me tirait toujours par le bras pour me ramener vers le carrosse, je pris, moi aussi, le bras de la petite fille, je la fis monter dans le carrosse avant moi, et je la fis asseoir à côté de moi. Oh ! si tu avais vu, maman, comme M^{lle} Victoire était en colère ! Elle voulait faire descendre la petite, mais je n'ai pas voulu. Je veux lui donner mes robes, je veux lui donner mon déjeuner. N'est-il pas vrai, maman, que tu veux tout ce que je veux ? »

— Oui, chère petit amour, dit M^{me} Charran embrassant Marie avec la plus vive tendresse ; mais tu n'as pas réfléchi que la mère de cette petite la cherche peut-être.

— Où es ta mère ? demanda Marie, s'adressant à la pauvre, pour que maman lui fasse dire que je te garde.

— A Cambrai, répondit celle-ci.

Et fondant tout à coup en larmes, elle ajouta : — Je suis perdue, je ne sais où aller.

— Calme-toi, chère petite, lui dit M^{me} Charran avec bonté, et raconte-nous ton histoire.

— Mon Dieu, madame, répondit l'enfant, enhardie par la douce voix de la maîtresse de la maison, je ne sais comment vous dire ça. Maman habite Cambrai. Nous sommes bien pauvres, nous avons à peine de quoi manger, et cependant nous travaillons jour et nuit ; maman est tombée malade, bien malade. Il y a dix jours, après avoir beaucoup pleuré et causé bien longtemps avec M. Dubois, roulier, elle me dit : Mon enfant, je suis si malade que je crains de mourir : M. Dubois part demain pour Vendôme, il

te prendra sur sa charrette. De Vendôme à Blois il n'y a pas loin. J'ai dans cette dernière ville une cousine nommée M^{me} Duvillard; tu iras chez elle; tu lui remettras la moitié de cet anneau, elle saura qui tu es, et te recevra comme sa fille. Si je savais écrire, j'écrirais; mais ce morceau d'anneau, où il y tracé avec un poinçon le nom d'Antoinette, lui suffira pour te reconnaître, car elle a l'autre moitié de la bague, sur laquelle il y a mon nom à moi, celui de Félicité; ce sont deux moitiés d'une bague d'alliance. Et la petite pauvre tira du corsage de sa robe une aiguillée de fil roux, à laquelle était suspendue une des deux parties d'un anneau d'alliance, sur le côté plat duquel on lisait : Antoinette.

— Eh bien! après? lui demanda M^{me} Charran.

— J'ai suivi les ordres de maman, répondit la pauvre. J'ai laissé M. Dubois à Vendôme, et je suis venue à pied jusqu'à Blois; j'y suis arrivée hier matin, j'ai frappé bien longtemps à la porte de M^{me} Duvillard, qui est près de l'église; enfin, une voisine m'a dit que cette dame était morte depuis deux ans, que la maison était vendue et qu'on ne pouvait pas me recevoir, vu que les nouveaux propriétaires habitaient Paris. Cette bonne voisine m'a donné à boire et à manger, j'ai couché chez elle cette nuit, et ce matin, de bon matin, j'ai pris congé d'elle pour retourner à Cambrai; mais avant de partir, et comme c'était dimanche, j'ai voulu entendre la messe. Au sortir de l'église, l'idée que ma pauvre mère était peut-être morte m'a saisie au cœur; cette pensée et le froid faisaient que je ne pouvais plus bouger, alors je me suis mise à pleurer.

— Comment s'appelle ta mère? lui demanda M^{me} Charran, afin que nous lui écrivions.

— On l'appelle madame Jeanne, répondit la petite, mais elle a un autre nom que je ne sais pas.

— Et toi, dit M^{me} Charran à la jeune fille, quel est ton nom?

— Régine », répondit celle-ci.

CHAPITRE II.

Le couvent des Visitandines.

Le lendemain de l'entrée de la petite pauvre au château du bailliage, M^{me} Charran chargea un domestique d'aller jusqu'à Vendôme chercher le roulier Dubois, pour le charger de rassurer M^{me} Jeanne sur le sort de sa fille, lorsqu'il retournerait à Cambrai; mais au moment où le valet se disposait à exécuter sa commission, ce qu'il faisait de fort mauvaise grâce, car il gelait très-fort, Marie courut après lui :

« Lapierre, lui dit-elle avec cette imprévoyance de l'enfance qui la rend cruelle, sans se douter de sa cruauté, je ne veux pas que tu ailles à Vendôme; je ne veux pas qu'on renvoie Régine chez sa mère, j'en ai besoin pour jouer; et tu comprends, Lapierre, je veux garder Régine; ainsi fais semblant d'aller à Vendôme, et n'y va pas.

Comme ce second ordre, bien que venant d'un enfant, plaisait beaucoup plus à Lapierre que le premier, il se rendit au cabaret voisin où il passa deux bonnes heures à boire et à causer avec quelques camarades. Du reste, personne ne lui demanda compte de sa commission, car, en grande et insouciant dame qu'elle était, M^{me} Charran oubliait, dans l'heure qui suivait, le désir de l'heure qui précédait.

Quelques jours après, M^{me} Charran ainsi que sa fille, et Régine, dont Marie ne voulait plus se séparer, partirent pour Paris. M^{me} Charran confia les deux enfants à sa tante, abbesse du couvent des Visitandines.

Jusque-là, Régine n'avait apporté aucune opposition aux volontés de la mère de sa protectrice; mais lorsqu'elle vit que les portes du couvent allaient se refermer sur elle, elle fondit en larmes.

« Mon Dieu, madame, dit-elle à M^{me} Charran, ma pauvre mère ne viendra jamais me chercher ici.

— De quoi te plains-tu, petite sotte? répliqua Marie, entourant de ses deux jolis bras le cou un peu maigre de la jeune Régine; tu n'avais qu'une maman, et je t'ai donné une maman, un papa et une sœur; tu avais un fourreau de toile tout sale et tout déchiré, et je t'en ai donné tout plein en soie et en velours; Régine, tu n'es pas raisonnable.

— Oh! Marie, si on te séparait de ta mère! répondit Régine, en redoublant ses sanglots.

— Tu vois bien qu'elle s'en va, elle aussi, dit Marie, le cœur gros et les yeux pleins de larmes; mais c'est pour mon bien, et je ne pleure pas.

— Non? dit Régine, et qu'est-ce qui coule donc de tes yeux sur tes joues?

— Oh! s'écria Marie, en se jetant tout en pleurs au-devant de sa mère, qui se levait pour se retirer, je ne savais pas que ça faisait tant de mal de quitter sa mère. »

Ce fut au tour de Régine à consoler sa petite amie. Deux bonnes sœurs s'emparèrent des deux enfants, les conduisirent dans l'intérieur du couvent, au milieu d'un troupeau de jeunes pensionnaires, auxquelles on accorda une prolongation de récréation, pour consoler les deux nouvelles venues. M^{me} Charran put alors remonter dans son carrosse et reprendre le chemin de Blois.

Sept années se passèrent, pendant lesquelles Marie et Régine ne quittèrent pas le couvent; et, pour dire la vérité, Régine profita bien plus que son amie de l'instruction qu'on leur donnait; elle excellait surtout dans tous ces petits ouvrages de femme qui, de nos jours, complètent l'éducation. Marie avait treize ans, et Régine quinze, lorsque M^{me} Charran revint au couvent. Marie était la plus délicieuse jeune fille qu'on pût voir; blonde et rieuse, son charmant visage, en prenant la réserve de la jeune fille, avait conservé toute l'insouciance gaieté de l'enfance. Quant à Régine, c'était une beauté grave et sévère. Jamais ses compagnes ne l'avaient vue rire : douce, complaisante, indulgente, elle se prêtait aux jeux de ses petites amies sans en prendre sa part. Son beau front large et élevé portait l'empreinte d'une mélancolie secrète, et la pauvre enfant ne pouvait entendre prononcer le nom de *mère*, sans qu'aussitôt ses beaux yeux noirs se remplissent de larmes. Malgré l'absence, la pauvre Régine n'avait point oublié celle qui lui avait donné le jour.

Tout entière à sa fille, M^{me} Charran n'avait pas d'abord remarqué la profonde tristesse empreinte sur les traits de Régine. Lorsqu'elle le fit, la jeune fille tomba à ses genoux.

« Madame, lui dit-elle en pleurant, par l'éducation que vous m'avez fait donner, vous avez fait développer en moi toutes les facultés de l'esprit et du cœur; achevez votre ouvrage. Je ne veux point quitter Marie sans laquelle aujourd'hui je ne puis vivre; j'ai écrit vingt lettres à Cambrai, toutes sont restées sans réponse; permettez-moi, madame, d'aller moi-même dans cette ville, y chercher ma mère. Grâce à vos générosités et à celles de Marie, j'ai de quoi faire le voyage; mais quand même je manquerais d'argent, j'irai à pied, voyez-vous, madame, plutôt que de rester plus longtemps sans nouvelle de ma mère. »

Le désir de Régine était si juste et si légitime que non-seulement M^{me} Charran consentit à laisser partir Régine, mais elle lui donna un de ses carrosses et M^{lle} Victoire pour l'accompagner. Régine partit.

En arrivant à Cambrai, elle se rendit de suite au modeste logement qu'elle avait occupé avec sa mère dans cette ville. Lorsqu'elle frappa à la porte, le cœur lui faillit, ce fut un visage inconnu qui ouvrit.

« Madame Jeanne, demanda Régine, d'une voix si inintelligible que M^{lle} Victoire fut obligée de répéter : madame Jeanne?

— Il y a bientôt six ans qu'elle est partie, répondit la personne qui avait ouvert.

— Partie pour où? s'écria Régine, qu'on fut obligé de conduire à une chaise et de faire asseoir, sans quoi elle serait tombée à terre.

— Dites-nous ce que vous savez, madame, dit M^{lle} Victoire; vous voyez ici la fille de M^{me} Jeanne.

— Eh quoi! cette belle demoiselle est la petite Régine? s'écria la Cambraisienne; ah! qu'il se passe de drôles de choses dans ce monde! Vous ne vous souvenez pas de moi? Je suis Gillette, la sœur de Dubois, vous savez, le roulier qui vous conduisit à Vendôme. C'est bien singulier, mais qu'êtes-vous donc devenue? Voici ce que Dubois nous a raconté, à moi et à votre pauvre mère, qui était bien malade, allez, et que cette nouvelle n'a pas achevée de rétablir; mais cela ne fait rien à l'histoire. Or, Dubois nous dit donc qu'il vous avait conduite à Vendôme; que là, ne pouvant quitter ses chevaux et sa marchandise, il vous avait confiée à un batelier qui vous avait fait traverser la rivière jusqu'à Blois. Deux jours après, Dubois ne voulant pas quitter le pays sans porter de vos nouvelles à votre mère, se rendit lui-même à Blois, sur la place de l'église, et alla frapper à la maison de M^{me} Duvillard. Une voisine lui dit qu'il y avait nombre d'années que cette dame était morte; puis elle ajouta que, l'avant-veille, une petite pauvre était venue la demander, que même elle lui avait donné à souper, l'avait fait coucher, et que le lendemain matin la petite était partie, en disant qu'elle allait à Vendôme, retrouver un roulier nommé Dubois, pour qu'il la ramène à Cambrai auprès de sa mère. — C'est moi qui suis Dubois, répliqua mon frère, et je n'ai point vu la petite.

« Mon frère vous chercha dans Blois, mais plus particulièrement dans Vendôme, où il pensait que vous le cherchiez à votre tour, puis enfin le moment de repartir arriva, et il reprit la route de Cambrai.

« A ce récit, comme vous le pensez bien, M^{me} Jeanne jeta les hauts cris; elle voulait partir tout de suite, mais la maladie la tenait clouée au lit; enfin tant bien que mal, un an après elle nous quitta. Elle nous laissa bien une adresse pour lui faire savoir de vos nouvelles, si vous reparaissiez dans le pays; mais les enfants ont joué avec le papier, mon frère, un jour, en a allumé sa pipe; et puis, comme personne ne sait ni lire ni écrire, pas plus vous que nous, sans doute, ce chiffon de papier nous aurait été bien inutile. »

Régine, désolée du non-succès de sa démarche, prit congé de la sœur de Dubois, lui laissa tout ce qu'elle avait d'argent sur elle, et remonta en carrosse; mais au lieu de se rendre à Paris, elle continua sa route jusqu'à

Blois, et sans descendre au bailliage, elle se rendit chez la personne qui lui avait donné à souper et à coucher le soir où elle frappait à la maison de M^{me} Duvillard. Cette personne lui dit qu'effectivement, longtemps après la visite de Dubois, une femme malade et mal vêtue était venue la demander, mais que, ne sachant pas ce qu'elle était devenue après sa sortie de chez elle, elle lui avait dit les mêmes choses qu'à Dubois, et que depuis elle n'avait plus entendu parler de cette pauvre femme.

Régine retourna à Paris, et ne sachant plus où chercher sa mère, alla retrouver Marie au couvent des Visitandines.

CHAPITRE III. — 1655.

Mauvaise humeur du grand Colbert.

En 1651, Marie Charran, âgée de 16 ans, épousa Jean-Baptiste Colbert, alors surintendant des finances du roi Louis XIV. Un mot sur ce grand homme :

Jean-Baptiste Colbert était né à Reims, le 29 août 1619 ; son père était marchand de drap dans cette ville, et lui-même apprit le commerce dans les bureaux de Conami et de Masérani, banquiers du cardinal Mazarin. En 1648, Saint-Panange, son proche parent, le plaça chez Le Tellier, qui avait la confiance de Mazarin. Ce grand ministre, dit Colbert, le jugea comme il devait être jugé, et l'éleva si haut et si vite, qu'en 1648 il le fit nommer conseiller d'Etat, puis surintendant des finances.

En quittant Blois pour aller demeurer à Paris, chez son mari, M^{me} Colbert emmena avec elle Régine dont elle ne pouvait se séparer. Cette dernière refusa tous les partis qui se présentèrent, ne voulant pas, elle aussi, se séparer de sa jeune et charmante protectrice. Régine ne pouvait se consoler de la disparition de sa mère ; elle fit, pour en avoir des nouvelles, plusieurs voyages à Cambrai, mais sans aucun résultat.

Dix ans après son mariage, Colbert fut nommé ministre des finances, et rien jusqu'à ce jour n'avait troublé la sérénité de son union.

Environ quatre ans après cet événement, Régine, entrant un matin dans l'appartement de sa maîtresse, la trouva tout en larmes, et s'approchant d'elle, voulut lui prendre la main.

« — Laissez-moi, lui dit Marie de fort mauvaise humeur ; je vous avais priée de ne jamais laisser de fleurs dans mon petit salon, le ministre ne les aime pas, et ce matin il m'a quittée au milieu du déjeuner, en se plaignant du peu de soin que j'avais de sa santé. Voyons, laissez ma main, retirez-vous, je veux être seule.

Étonnée de cette brusquerie à laquelle elle n'était pas habituée, Régine quitta la chambre de M^{me} Colbert, et trouvant M^{lle} Victoire sur son chemin, elle lui dit d'un ton d'autorité : « Otez donc les fleurs du petit salon de M^{me} Colbert, le ministre en est malade », et elle passa outre.

Les années n'avaient point adouci le caractère de M^{lle} Victoire, bien au contraire. « Eh bien, à qui en a-t-elle, avec ses airs de princesse? » Et, voyant passer Lapierre, elle lui cria : « Vous avez donc laissé les fleurs dans le petit salon? Ah! si Madame m'avait écoutée, on vous aurait laissé à Blois; les vieux serviteurs ne savent ni obéir ni commander; on devrait les mettre à la réforme.

— A commencer par vous-même alors, mademoiselle Victoire, riposta le valet, qui allait sans doute dire autre chose; mais l'ex-gouvernante de la petite Marie Charran ne lui en laissa pas le temps.

— Taisez-vous, mal-appris, lui cria-t-elle, rouge comme une cerise, et imitez le respect avec lequel notre grand roi Louis XIV parle aux femmes. »

En achevant ces mots, M^{lle} Victoire, d'un air de reine indignée, tourna sur ses talons, et passa dans une pièce voisine.

(La suite au prochain numéro.)

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

A CAMILLE.

Octobre 1850.

Autrefois l'étiquette, qui réglait tout, imposait des obligations auxquelles les gens de cour et même les gens de bonne société ne pouvaient ou n'osaient se soustraire. Les étoffes étaient rigoureusement classées par saisons : les satins, les ratines, les draps et le velours appartenaient à l'hiver, les taffetas ne paraissaient qu'en été; le camelot, le velours ciselé et le silésie revenaient en automne. Les hommes n'y perdaient pas à mon avis, ils n'étaient pas éternellement revêtus de cet habit de drap qui doit leur paraître fort mince aux approches du froid et fort épais par les chaleurs du mois d'août. Mais les femmes qui suivaient l'étiquette, non en

raison du froid ou de la chaleur, mais en raison de la mode, quittaient souvent leur manchon au commencement de mars lorsque la fête de Pâques se trouvait à cette époque, au risque de voir leurs belles mains rouges, à l'église ou à la promenade, lorsqu'il survenait de la neige après cette grande fête, car il n'était permis de reprendre les fourrures qu'à la Toussaint. Aujourd'hui, à Paris du moins, les femmes ont le bon esprit de s'affranchir de ces vieilles traditions, et j'en ai vu porter des châles de velours dans les soirées un peu fraîches de septembre. Pourquoi serait-il défendu d'employer de chaudes étoffes, lorsqu'un épais cachemire plié en quatre est de bon goût dès que la moindre rafale vient détacher les feuilles jaunies des arbres? Je te fais ces observations pour t'enhardir à suivre tes inspirations en ce qui est raisonnable. Nous pouvons certainement anticiper sur l'hiver cette année, si tel est notre bon plaisir, car nos vêtements de l'année passée sont tous de mode. J'ai pour système de ne jamais faire mes emplettes au commencement des saisons; de cette manière je ne me lance pas dans les *essais* et ne suis jamais désespérée d'avoir adopté telle ou telle mode devenue par la suite ou ridicule ou peu distinguée. Ainsi les paletots droits à manches, les pardessus à demi ajustés de l'hiver de 1849 seront encore en pleine faveur.

Pour dame, le paletot droit se garnit de fourrures ou de hautes dentelles. Pour jeune fille, il se taille en drap, se garnit de galon, ou on le porte tout uni en velours.

J'ai aperçu quelques nouveautés que je vais te décrire :

Un manteau en casimir gris blanchâtre avec couture sur les épaules; les devants chamarrés d'arabesques en soutache. Un autre, marron jaune, brodé en large lacet, de la même forme, mais avec manches. Un mantel court, gros vert, également en drap, avec une pèlerine formant manche. Ce manteau était garni d'une haute bordure de même couleur en je ne sais quelle étoffe soyeuse et laineuse à la fois, ondulant comme les poils d'un beau chien épagneul. Ce mantel est négligé; on le voit aussi en marron et en écru. On m'a assuré que l'on allait faire renaitre les polonaises ajustées à la taille, couvertes par devant de broderie au passé ou au lacet. Je ne saurais rien t'affirmer à cet égard; mais je n'aime pas ces espèces de redingotes masculines. Une femme, à mon sens, ne doit pas se promener avec un vêtement aussi collant.

Il y a encore un nouveau manteau très-simple de forme et orné de trois volants; je t'en enverrai le patron en novembre, avec les explications nécessaires. Les petits châles de velours, garnis de dentelle de laine ou d'effi-

lés, conviendront pour les jours de pluie ou de demi-froid. Les élégantes les font couvrir de broderie au passé ou d'un mélange de lacet et de grains de jais. La garniture, qui se pose simple, a de 25 à 30 centimètres de hauteur.

On ferme quelques paletots de drap par des pattes semblables à celles des paletots d'homme. Les boutons sont en agate ou en cornaline.

Il va sans dire que les coins de feu, les vestes ajustées, et tous ces délicieux vêtements du chez soi ne sont pas abandonnés. Il y en a de très-simples en flanelle ou en drap écru gros vert, marron, ouverts sur les hanches et enjolivés d'un humble galon de laine; d'autres en cachemire gris avec bordure de gros pois bleus ou verts brodés au passé; d'autres encore en velours noir uni; ce sont de petites vestes ajustées à la taille et formant basques; enfin, pour *toilette* de chez soi, les préférés sont en velours brun doublé de satin blanc. On peut les broder au passé et point de chaînette, couleur sur couleur.

Arrivée aux étoffes, je ne puis passer sous silence l'éternel mérinos que l'on emploie toujours avec profit. L'armure en laine est aussi bien solide. Il y a cette année des couleurs d'une délicatesse extrême, surtout un vert nommé, je crois, vert-laurier, qui est charmant, mais que je crois un peu changeant. Le satin de laine uni se brodera en lacet de soie, ainsi que le casimir.

Cette broderie *habille* toutes les robes de laine qui sont toujours négligées. Les écossais sont très-variés. Le satin, la popeline, les lainages sont couverts de carreaux plus ou moins grands. La popeline est volontiers adoptée pour blouse de petit garçon ou robe de petite fille. C'est une étoffe ferme, peu chiffonnante, qui convient bien pour berthes, revers ou grandes pèlerines. Elle a le défaut de s'érailler, mais qui peut se vanter d'être sans défaut?

Quelques magasins vont mettre au jour des armures en soie grise mélangée avec des rayures en soie, vertes ou rouges, tissées dans l'étoffe même. Ces rayures n'existent que sur le devant de la robe et au bas des manches.

La broderie envahira, dit-on, toute notre toilette. Ainsi, les volants de soie des robes unies seront festonnés et brodés, couleur sur couleur.

Les jupons! A ce mot je m'arrête, car le luxe de la lingerie est devenu incroyable. Presque toutes les femmes de la classe aisée ont des jupons de broderie anglaise; elles sont ou bien laborieuses ou bien riches, car un jupon de 50 francs n'est pas une merveille.

Moi, qui ne saurais mettre un prix aussi élevé à un objet secondaire, je brode avec ardeur le dessin que je t'ai envoyé le mois dernier, et qui produit beaucoup d'effet. Il est inutile d'employer du coton fin, le n° 18 est celui qu'on préfère pour cet usage. Il faut, pour la broderie anglaise, arrêter le fil dans le tracé et passer le coton d'une fleur à une autre, pour que le travail soit solide. Le feston du bord se fait de préférence en fil d'Irlande. Puisque j'en suis venue à parler lingerie, je vais te recommander mon patron de bonnet du matin, que j'ai expliqué aux ouvrages. Tu le trouveras gracieux, j'en suis certaine, et pas très-long.

Je t'ai donné plusieurs cols à plastron, ce sont les plus jolis pour jeune fille. Tu peux te mettre à l'ouvrage et être persuadée que *tu ne seras pas ridicule* en portant des robes ouvertes. J'ai expliqué dans un des derniers numéros du *Magasin* que ces cols se travaillaient en deux morceaux, lorsque ces fichus fermaient derrière.

La broderie anglaise, malgré tous les pronostics sinistres de l'hiver passé, sera longtemps en grande vogue. Pour garniture de petits objets, tels que bonnets, camisoles, chemises de nuit, les dessins doivent être très-légers.

Les broderies mates sur mousseline sont plus toilette que la broderie à jours. On en garnit des manches et des cols.

Les sous-manches justes au poignet se ferment avec des boutons d'orfèvrerie.

Il est impossible d'écrire une lettre de modes au commencement d'une saison, sans s'occuper du chapeau.

Je t'ai annoncé que le feutre noir, le feutre gris, jouiraient encore de la vogue; mais ce que je ne t'avais pas appris, c'est un enjolivement particulier que quelque apprêteur aura inventé à la vue d'un gâteau de Savoie. Figure-toi un chapeau en feutre ras, composé de douze à quinze tuyaux d'orgue coupés par la moitié. Ces tuyaux, ondulant à grandes dents au bord de la passe, viennent se rejoindre en formant étoile au haut de la calotte, c'est d'un effet étourdissant. Je ne crois pas que ce modèle fasse fureur. Mais une nouveauté qui pour sûr aura du succès, c'est le velours découpé, bien moins lourd que le velours plein, qui se posera sur satin de couleur claire. Tous les dessins que j'ai vus sont jusqu'à présent très-mignons: ce sont des anneaux enlacés, des rubans étroits se retrouvant capricieusement. L'on doit obtenir ces découpures à l'emporte-pièce. Ce velours à jour peut servir aussi pour fond de coiffure de blonde. On choisit des fleurs qui s'harmonisent à la couleur du velours.

L'on voit aussi des capotes de satin garnies de volants de blonde noire, et des capotes de dentelle dont les larges coulisses en velours ou satin sont disposées en spirales. Pour toilette, les dames porteront beaucoup de plumes et de marabouts mouchetés.

L'hiver dernier, les gants négligés étaient gros bleu ou pensée; cette année, le gros vert est à la mode, mais un vert entre le vert-émeraude et le vert-bouteille.

Les bottines à talons, à guêtres en cuir et boutonnées sur le côté, sont très-bien portées par le mauvais temps; je les trouve peu gracieuses et un peu masculines. La guêtre en drap ou en satin ture est plus seyante à mon avis.

L'on se sert à Paris, depuis deux ans, d'un petit en-tout-cas, à manche court, de la grandeur d'une ombrelle; les dames le préfèrent, lorsque les nuages ne sont que menaçants, au grand parapluie dont la longueur devient très-gênante dans les voitures publiques. Le bleu foncé, le vert, le mordoré sont les couleurs préférées.

Maintenant, un mot sur mes envois.

Tu recevras ce mois, tapisseries variées, musique excellente, patrons de lingerie, gravure de modes, et, le mois prochain, une charmante aquarelle que tu copieras ou que tu encadreras pour orner ton cabinet d'études. Voilà déjà, ce me semble, un commencement de réalisation de promesses qui doit te faire bien augurer de l'avenir.

Un philosophe indien nous apprend qu'il y a trois sortes d'amis: les premiers, ressemblant à la nourriture, sont, dit-il, aussi nécessaires à l'âme que les aliments le sont au corps. Les seconds sont comme les médicaments, auxquels l'on a quelquefois recours, mais dont l'usage continuel est quelquefois pernicieux. Les troisièmes, qui sont les hypocrites en amitié, peuvent être comparés au poison. Tu dois comprendre de suite que j'aspire au premier rang, et que tous mes efforts tendent à te devenir indispensable.

C. G.



OUVRAGES DIVERS.

CROCHET A JOUR.

Manches en laine pour petit enfant.

Cette petite manche a dans sa longueur 18 cent., en comprenant les deux garnitures; elle se fait ordinairement avec de belle laine blanche. Le travail en est très-facile et très-connu. Il se compose d'une bride et d'une chaînette alternées. Les brides se contrarient à chaque tour, c'est-à-dire que la bride est toujours au-dessus de la chaînette du rang inférieur. Elle doit entourer cette chaînette et non être piquée dans la maille.

On commence par le poignet, qui se compose de sept tours au crochet plein, et se fait sur 38 mailles. Le premier tour est blanc, les six autres se font avec de la laine nuancée, bleue, rose ou rouge. Les sept tours du poignet terminés, on prend la laine blanche et l'on fait le corps de la manche (qui se compose de 16 tours) avec 1 bride et 1 chaînette, travaillées maille dans maille, pour le poignet; à la fin du 5^e tour on fait une *augmentation* (composée de 1 bride, 1 chaînette et 1 bride, les deux brides prises dans une seule chaînette).

A la fin du 8^e tour on fait aussi une *augmentation*.

A la fin du 12^e tour id. id.

A la fin du 15^e tour id. id.

Puis l'on ferme le haut de la manche par 2 rangs de crochet plein, en laine blanche, et 3 en laine ombrée. Maintenant on fait en haut et en bas une petite garniture en laine ombrée, ainsi qu'il suit.

Garniture de la manche formant la dent.

† 1 demi-bride.

2 mailles en l'air (on ne conserve pas de maille au rang inférieur).

2 doubles brides.

2 mailles en l'air (on ne conserve pas de maille au rang inférieur).

1 demi-bride.

Et revenir au signe †.

Ces petites manches sont très-vite faites, très-peu coûteuses et très-chaudes. On les met par-dessus les brassières des enfants, sous leur pelisse, etc.

PANIER ROND, AVEC SAC.

La mode des sacs ou des paniers à ouvrages est devenue universelle. Aujourd'hui l'on en fait de jolis et de commodes, surmontés d'un sac.

Je vais d'abord indiquer la dimension de ce panier, et je donnerai ensuite les diverses manières de le faire.

Le fond du panier est un rond de carton de 14 centimètres.

La bande qui se coud autour a 45 cent. de tour, sur 14 cent. et demi de haut.

Beaucoup de ces paniers se font au crochet carré, avec ficelle ou soie; c'est dire que le carton doit être recouvert de couleur tranchante pour faire transparent sous le crochet. Nous

avons donné, dans le courant de l'année passée, plusieurs dessins qui conviennent pour cet usage, tels que les deux garnitures du dessin n° 14 du mois d'août, et la bordure n° 52, au mois d'avril.

Le panier que j'ai fait avait 74 carrés en longueur et 27 en hauteur. Je donne ces dimensions pour guider un peu le travail fait avec un crochet de moyenne grosseur. Voici les couleurs préférées :

Fond cerise, avec travail en soie noire ou ficelle.

Fond orange, id.

Fond vert-Isly, id.

On fait aussi ces paniers en paille grenue et laine sur canevas, ou en soutache et laine sur canevas, ce qui revient au même pour le travail.

Il faut, pour ce genre d'ouvrage, assortir la soutache au canevas, c'est-à-dire que la soutache ou la paille ne doit pas être plus large que deux fils du canevas. Ce canevas doit être plein, et n'a pas les points marqués comme le canevas Pénélope. Lorsqu'on a coupé la bande du tour dans les dimensions que j'ai indiquées plus haut, on prend un brin de laine verte, pensée ou bleue que l'on passe dans un fil du canevas, puis on passe horizontalement sur 6 fils du canevas et l'on pique l'aiguille en face pour la ressortir sous le fil que l'on prend simple ; on reconduit la laine droit en face et l'on repique un fil de canevas pour former un autre point. Comme on le voit, ce travail forme une raie droite, large de 6 fils à chaque point. Cette raie se continue tout le long. C'est un vrai travail d'enfant. Cette raie terminée l'on en forme une autre à côté avec trois brins de paille ou de soutache, que l'on attache en dessous dans le haut en commençant. Pour maintenir ces pailles sur le canevas on forme des points en laine, ainsi qu'il suit : j'ai dit qu'il y avait trois rangs de soutache, que je numéroterais 1, 2, 3 (1 à gauche, 2 au milieu, 3 à droite). Je pique un point en largeur sur le n° 2, je repasse ma laine en dessous, trois fils de canevas plus bas pour faire un point semblable sur le n° 1, je repasse ma laine sous le n° 2 pour passer sur le n° 3. Ces deux points se trouvent en face, ils ne sont séparés que par le n° 2, puis je redescends trois fils pour passer la laine sur le n° 2. Si mon explication a été comprise, l'on obtient toujours un point seul sur la paille du milieu et deux points en face l'un de l'autre trois fils plus bas. Ces points soutiennent très-bien la paille. Pour continuer le travail on recommence une raie de laine composée de six fils, et une raie composée de trois pailles sur six fils, jusqu'à ce que le tour du panier soit couvert.

On fait aussi des cabas et des vide-poches du même genre.

Lorsque le panier est en canevas on le double simplement, mais on ne place de carton que pour le fond ; on coud le tour au carton en rentrant bien les lisières par un surjet, puis on entoure le tour du fond d'une ganse ronde en soie assortie à la couleur de la laine, qui sert à cacher ce surjet. Dans le haut on coud un sac en soie, on cache la couture qui réunit ce sac au panier par une ganse ronde qui surmonte une frange de 5 cent. de haut en paille ou en soie, ou en ficelle, selon l'ouvrage.

Les anses du panier sont en ganse plus grosse que celle qui borde.

Pour un panier en paille il faut :

3 paquets de paille, à 75 cent., 1 fr. 50 c.

3 gros écheveaux de laine de Saxe, 80 c.

Du canevas de coton très-fort et très-régulier, mais fin, 60 c.

Nos abonnées trouveront à la Religieuse, chez M^{me} Marie Soudan, 245, r. Saint-Denis, tous les ouvrages de fantaisie que nous indiquons, les laines, les soies et tous les outils nécessaires pour le filet, le crochet, et un grand choix de tapisseries entièrement faites ou échantillonnées. M^{me} Marie se charge de toute espèce de montages.





25 Janvier 1851.

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements, avec Gravures de Modes, *etc.* sur Acier, Broderies, Tapisseries colorées, Patrons de grandeur naturelle, Musique inédite, Rebus illustrés.

Bureaux du Journal, 51, rue Cassette.

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Porte-cigare au point de chaînette.*(Voir sur la planche le n° 20.)*

Il peut se broder sur drap ou velours. Le dessin est trop serré pour qu'on se serve de soutache, mais on peut faire un double point de chaînette soit or et vert sur fond noir, ou fond marron, argent et orange sur fond bleu, etc., ou faire simplement tous les doubles traits en soie, les marguerites et le dessin du tour en fil d'or. C'est un ouvrage peu coûteux et facile.

Pantoufle avec application. — Genre oriental.**En drap, velours, ou satin.***(Voir le n° 16.)*

Cette pantoufle est dessinée pour homme. Ce genre de broderie est très-nouveau, très à la mode, mais assez difficile à exécuter, lorsqu'elle n'est pas préparée par les marchands. Car tous les médaillons qui se trouvent formés dans le tracé se trouvent recouverts par des applications de drap ou de satin de couleur tranchante. Ces applications doivent être exactement de la même forme que le dessin. Les marchands les obtiennent très-réguliers à l'emporte-pièce; mais pour les couper soi-même, on ne peut avoir recours qu'à des ciseaux bien effilés. Je crois que pour arriver aisément à découper ces appliques, il faut poser son dessin sur une feuille de carton mince et piquer tous les contours intérieurs des médaillons que l'on veut recouvrir, de façon que le carton soit piqué, puis découper ce carton, couper le drap sur ces morceaux et coller légèrement les appliques de drap sur la pantoufle. Il faut nécessairement aussi que les dessins qui sont indiqués dans les médaillons soient reportés sur les appliques.

Lorsque la pantoufle est ainsi préparée, on commence à coudre des deux côtés, en suivant tous les contours du dessin, un mince lacet d'or, qui doit mordre l'étoffe et l'applique; ou bien l'on met au lieu d'un lacet, un fil d'or rond et mince, cousu à point de côté sur chaque trait du dessin, et au milieu de ces deux fils d'or on forme des nœuds dont j'ai expliqué le travail pour la broderie au crochet; c'est ce qui est indiqué par des points.

Cette pantoufle peut se faire aussi au crochet ou tout simplement en soutache, mais alors elle perd son originalité.

Voici les couleurs préférée pour le genre oriental : — Bleu-Napoléon, appliques rouge-sang, lacet d'or. — Gris-feutre, appliques rouges ou vertes, fil d'or. — Marron, appliques bleues et rouges.

LINGERIE.**Brassière brodée, pour enfant du second âge.**

Le n° 1, tel qu'il est dessiné et comme l'indiquent les lignes du patron, donne le bas du devant de la brassière qui forme le tablier, et les deux côtés du dos. Ce patron est d'un seul morceau. La garniture est en broderie anglaise. Elle se brode sur la brassière même.

Le n° 2 est la pièce d'estomac, elle est placée sur la planche au-dessus du n° 1, telle qu'on doit la poser; elle se réunit au n° 1, à droite et à gauche, sous les bras. Comme le n° 1 est très-ample, on le fronce pour le réunir au n° 2, ce qui forme ceinture jusque sous les aisselles.

Le n° 3 est le patron de la pièce qui se coud à plat sur le n° 2, telle qu'elle est posée sur la planche. Le haut du dos froncé vient se réunir au dos de la pièce.

Le n° 5 est l'entre-deux que l'on coud d'un seul côté au cou de la pièce; il est de la grandeur voulue. On coud de l'autre côté de l'entre-deux une garniture de 2 cent. et demi de haut, qui doit avoir deux fois la hauteur de la bande n° 4. C'est dire qu'elle fronce sur l'entre-deux. C'est un petit col qui cache presque entièrement la pièce.

Le n° 7 est l'entre-deux du bas de manche de la longueur voulue. Il forme poignet.

Le n° 8 est la garniture qui doit froncer sur l'entre-deux.

Le n° 9 est le patron du jockey de la manche. Il doit être garni d'une petite dentelle semblable au poignet.

Bonnet du matin avec garnitures de broderie anglaise.

(N° 1. Planche.)

Le n° 1 est la moitié de la passe; elle forme pointe sur le front. Elle est ornée d'un entre-deux dont la place et la largeur sont indiquées. Le dessin de cet entre-deux se trouve plus bas, n° 3. Comme il fait la pointe, je conseille de faire la couture à l'étoffe avant de broder; il remplit l'intervalle désigné entre A et B. Au-dessus de l'entre-deux on doit former quelques petits plis. Autour de l'entre-deux se pose un rang de garniture dessinée, n° 4. Cette garniture fronce légèrement tout autour du bonnet. La deuxième garniture, n° 5, se pose sous le n° 4. Elle ne fronce, en commençant par le derrière de la passe, que jusqu'au C.

Enfin la garniture n° 6 se fronce tout autour au bord de la passe.

Il est bien entendu qu'avant de garnir sa passe on la réunit au fond par un petit poignet piqué des deux côtés et très-étroit.

Le n° 7 est le bavolet, qui remplace par derrière toute autre garniture; il est dans sa longueur. Seulement on doit l'échancrer un peu du milieu. L'entre-deux et les bandes sont dessinés, moitié de leur longueur; la hauteur de chacune des bandes est indiquée.

Nous devons ce joli patron, ainsi que celui de la petite brassière de ce mois, et tous les patrons de lingerie que nous avons donnés l'année dernière, à M^{me} Royer (10, rue Soufflot), dont nous recommandons de nouveau la maison à nos abonnées; elles y trouveront le bon marché réuni à l'élégance.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie.

- | | |
|---|--|
| 1. Patron du devant d'une petite brassière d'enfant, entourée d'une broderie anglaise. (Voir l'explication aux ouvrages.) | 13. <i>Coralie</i> . Broderie anglaise. |
| 2. Devant du corsage. | 14. <i>Uranie</i> . Plumetis. |
| 3. Pièce de la brassière fermant par derrière. | 15. <i>Léocadie</i> . Broderie anglaise. |
| 4. Petite broderie anglaise pour les garnitures du haut. | 16. <i>Cécilia</i> . Plumetis. |
| 5. Entre-deux assorti pour la brassière. | 17. Grand dessin au plumetis pour volant. Il peut aussi servir pour jupon. Toute cette broderie est mate. |
| 6. Manche de la brassière. | 18. Broderie mate pour jupon. Si on le brode sur un ourlet, on laisse tout le dessin, c'est-à-dire que l'on brode la marguerite. L'ourlet ne dépasse alors la dent du feston que de deux centimètres. Si on veut le découper, naturellement on ne brode pas la marguerite. |
| 7. Entre-deux de la longueur voulue pour la manche. | 19. <i>Augusta</i> . Plumetis. |
| 8. Garniture de la manche de la longueur voulue. | 20. Dessin de porte-cigare pour être brodé sur velours ou casimir. (Voir aux ouvrages.) |
| 9. Patron du jockey. | |
| 10. Grand dessin au lacet pour volants de mantelet ou manteau. | |
| 11. Dessin assorti pour les manches, etc. | |
| 12. <i>Françoise</i> . Plumetis. | |

la

an-

de

tre-

em-

tre-

plus

der;

uel-

ette

pose

gnet

lon-

sont

s les

lot),

bon

nt. Il

cette

rode

essin,

erite.

estou

ent le

rode

rodé

x ou-





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départemens, avec Gravures de Modes,
 et sur Voies Broderies, Tapisseries colorées, Patrons de grandeur naturelle, Musique inédite, Rebus illustres

Bureaux du Journal, rue Caffette, N^o 51.

PARIS
 Ayuntamiento de Madrid

Explication de la 2^e feuille de broderie.

- | | |
|--|--|
| 1. Moitié de la passe d'un bonnet formant la pointe sur le front. (Voir aux ouvrages.) | 9, 10, 11. <i>Nancy, Alix, Atala.</i> Broderie anglaise. |
| 2. Fond du bonnet avec dessin de broderie anglaise. | 12, 13. <i>Célestine, Pauline.</i> Plumetis. |
| 3. Entre-deux assorti pour le bonnet. | 14. <i>A. L. M.</i> Lettres enlacées. |
| 4, 5, 6. Garnitures du bonnet. | 15. <i>A. W.</i> Initiales gothiques. |
| 7. Bavolet. | 16. Pantoufle (genre oriental) en drap, velours ou satin. (Voir l'explication aux ouvrages.) |
| 8. Grand dessin de broderie anglaise pour bas de jupon. | 17. Grand dessin au filet carré ou au crochet. |

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE PROMENADE. Capote de satin. Pardessus, garni de dentelles de laine.

TOILETTE DE SOIRÉE. Sortie de bal en satin. Mantille espagnole. Robe de taffetas avec volants, ornés de trois rangs de blonde.

TOILETTE DE PETITE FILLE. Robe de popeline brodée en soutache. Chemisette suisse. Pantalon brodé.

Explication de la planche de tapisserie.

(L'ordre des n^{os} a été interverti, parce que nous avons pensé que ces petits sujets pourront convenir pour les petits travaux du jour de l'an.)

N^o 6. *Bordure.* Pour cabas, tapis, etc., etc.

N^o 7. *Petit bouquet.* Au gros point. Canevas n^o 10. Le bouquet aura 16 cent.

»	»	»	18.	»	»	10	»
»	»	»	24.	»	»	7	»
»	Au petit point.	»	8.	»	»	8	»
»	»	»	14.	»	»	6	»
»	»	»	22.	»	»	4	»

N^o 8. *Porte-monnaie.* Au petit point. » 14. » » 9 »

N^o 9. *Porte-cigare.* Au petit point. » 24. » » 15 » 8^m.

»	»	»	30.	»	»	11	» 9 ^m
»	»	»	40.	»	»	11	»

N^o 10. *Bande.* Pour portières, tentures, tapis.

Au petit point. Sur canevas de soie, bretelles.

N^o 11. *Petit chien.* Chaise, tapis, petit coussin, etc.

»	Au gros point.	Canevas n ^o 8.	Le chien aura	13	»
»	»	»	12.	»	» 10 »
»	»	»	22.	»	» 6 »
<i>Buvard.</i>	Au petit point.	»	8.	»	» 7 »
<i>Portefeuille.</i>	»	»	14.	»	» 4 » 5 ^m .

N^o 12. *Bande.* Pour portières, rideaux, tentures, tapis.

Au petit point. Sur canevas de soie, bretelles.

N^o 13. *Buvard.* Au petit point. Canevas n^o 8. Il aura 22 »

<i>Portefeuille.</i>	»	»	22.	»	» 10 »
»	»	»	20.	»	» 11 »
<i>Porte-visites.</i>	»	»	20.	»	» 8 »

MUSIQUE.

Premier Album.

Manuelita. Schotisch. A. TALEXY.

Un pas vers les cieux. Romance. MASINI.

Catherine. Polka. PASDELOUP.

Les yeux du cœur. Romance. P. HENRION.

Le bon oreiller. Romance. P. HENRION.

RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et Co, rue Lemercler 24. Batignolles.